

Trait d'union- Fribourg- Décembre 2016

A qui sert le travail social ? Et si l'éthique c'était de la politique.

Une utilité pour qui ?

Je ne saurais entamer cette intervention autrement qu'en partageant avec vous l'expérience d'une jeune collègue, une vignette que j'ai déjà relaté dans un précédent livre, *Au cœur des autres*. Voici donc cette vignette :

Lors d'une journée de formation, une éducatrice me faisait justement remarquer que certaines relations coûtent, au sens où elles entament, elles écornent les professionnels, elles éraflent la psyché, infligent des incises, parfois profondes, dans leur équilibre émotionnel. Dit autrement, il n'est pas toujours facile, et c'est même souvent très compliqué, de se laisser prendre par le lien à l'autre surtout quand ce lien se colore de quelques tonalités morbides. Nous ne sommes pas dans le même monde, m'expliquait cette jeune collègue en décrivant cette mère de famille. Nous ne parlons pas des mêmes choses, mon aide est vécue comme une persécution, un acharnement. Elle m'assigne la place de celle qui contrôle et qui contraint, rien d'autre. Tout cela était fort juste, à ceci près que cette femme vit bien dans le même monde que nous. Un monde qu'elle perçoit de manière un peu différente, parce que sa place n'est pas la nôtre et que son regard est nécessairement singulier, indépendamment de sa psychose qui ajoute une signature supplémentaire à de qu'elle en comprend. Là où l'éducatrice voit une aide, cette femme devine une intrusion; là où l'éducatrice voit des mineurs présentant des signes de mal-être inquiétants, cette mère contemple avec fierté des enfants plein de vie et de spontanéité ; là où l'éducatrice voit des manques éducatifs graves, Madame s'étonne de tant d'efforts et de si peu de

reconnaissance de sa part... Alors oui, cette éducatrice a mille fois raison, le lien à l'autre est parfois déroutant, il est même fatigant surtout quand on a le sentiment de ne rien partager, quand le dialogue semble impossible, quand l'autre devient un sujet non identifié, une interrogation, une énigme insoluble sur laquelle on se heurte, un roc sur lequel notre désir d'aider se brise... Entretien après entretien...

Que nous révèle de tout à fait fondamental le questionnement de notre collègue ? Que nous enseignent ses doutes sur l'utilité du travail social. En quoi répondent-ils au moins en partie à notre question de départ : à qui sert le travail social ?

Ce que montre ce témoignage c'est que le travail social est pris, je devrais dire enchâssé entre trois mouvements :

- **La demande d'aide des personnes**, ici la demande de reconnaissance d'une femme souffrant de psychose, qui attend de l'éducatrice qu'elle lui dise qu'elle est une bonne mère.
- **La commande sociale**, qui attend de l'éducatrice qu'elle protège les enfants de cette femme et qu'elle soutienne l'autorité parentale.
- **Le désir d'aide des professionnels**, ici celui de notre jeune collègue qui veut absolument entrer en relation avec cette mère de famille, qui veut l'aider et qui désespère de ne pas la comprendre. Le désir aussi d'être reconnue comme une professionnelle de qualité capable de tenir sa place.

Or comme le montre cet exemple, assez simple et je crois assez significatif, c'est que la convergence de ces trois mouvements n'est pas une donnée d'avance, ce n'est pas une évidence en soi, c'est même parfois très compliqué, au point de nous mettre réellement

en difficulté, je dis nous car je n'ai pas trouvé la parade, et je m'y confronte encore.

Mais prenons les choses dans l'ordre, et tentons de comprendre chacun de ces trois mouvements afin de cerner la manière dont ils peuvent se relier pour soutenir une pratique digne de ce nom.

Le premier mouvement est le plus intuitif quand on parle d'utilité, c'est la demande d'aide des personnes. Si le travail social existe c'est que des personnes ne s'y retrouvent pas, que ça ne tourne pas comme ils le voudraient pour eux. Elles expriment une demande, celle d'être aidées ou simplement d'être soutenues. C'est plus ou moins grave, plus ou moins encombrant, mais si le travail social s'en mêle c'est que quelque chose ne va pas, et je ne dis pas, vous l'aurez remarqué, que ce quelque chose est forcément du côté des personnes concernées, ce quelque chose peut tout à fait témoigner d'une intolérance de la société envers sa marge, envers ceux qui n'entrent pas dans ses exigences, ses habitudes. Pensez à tout ce qui se passe aujourd'hui avec les migrants.

Pour qu'il y ait travail social il faut ensuite que la demande d'aide rencontre une commande sociale, c'est à dire un engagement de la société qui estime de son devoir d'apporter aide et soutien aux plus fragiles de ses membres. C'est une forme de contrat moral qui ne prend ni la même forme ni la même ampleur selon les pays. La Suisse n'est pas la France, et leurs systèmes de protection n'ont ni la même histoire ni la même réalité. En outre, ce contrat moral, est un contrat à durée déterminée, il peut à tout moment être renégocié en fonction des valeurs portées par la société. Nos débats actuels au sein de la droite française montre que le travail social pourrait bientôt se draper d'une morale très religieuse.

Autrement dit, qu'une société se préoccupe, d'une manière ou d'une autre, des plus fragiles, n'est pas une évidence, c'est une construction collective, c'est même une construction extrêmement fragile, et comme toute construction, on peut la déconstruire au

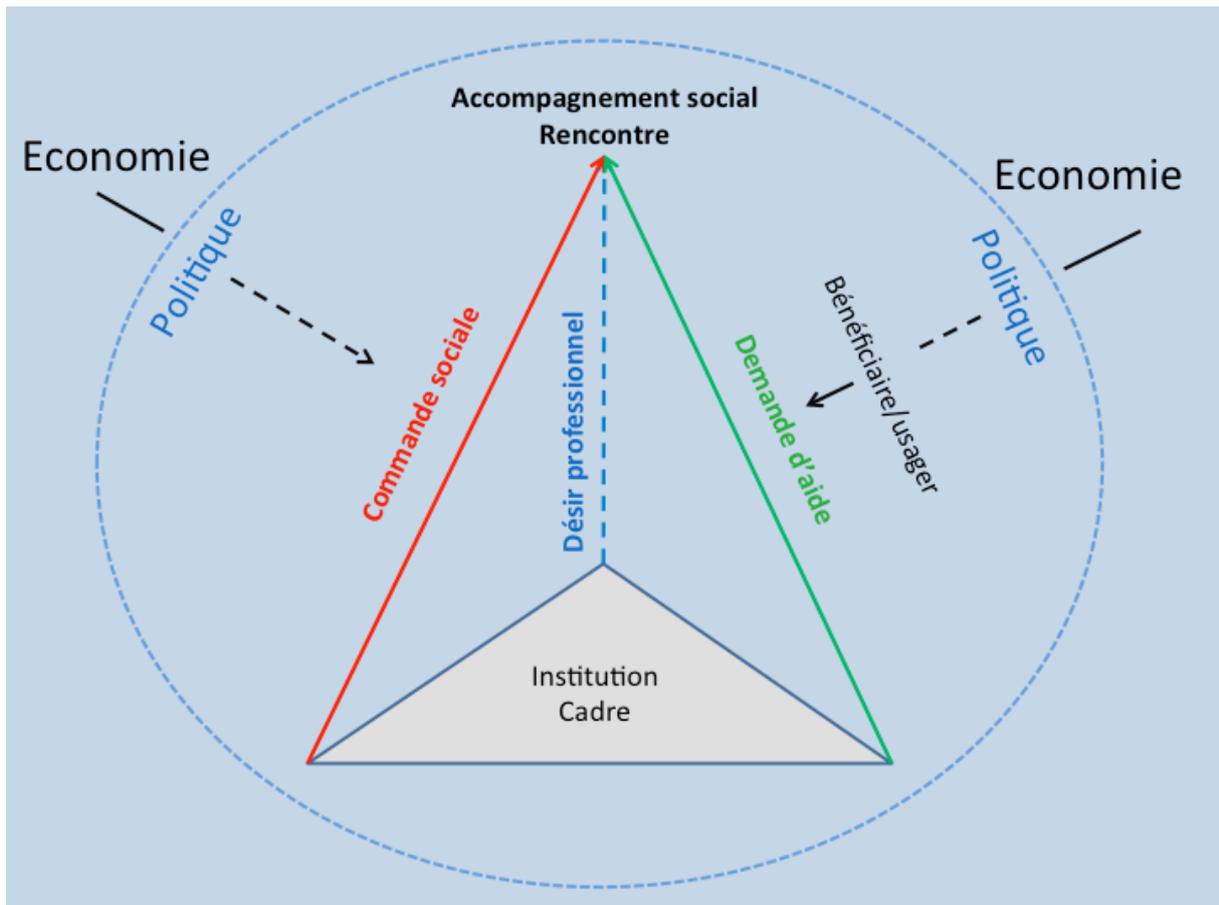
nom de valeurs différentes. Certains s'y emploient tous les jours, il suffit de tendre l'oreille pour les entendre nous persiffler. La commande sociale est l'expression d'une vision, elle porte en elle une certaine idée du vivre ensemble, elle est la manifestation la plus noble de la Politique en tant que projet commun. Mais à ce titre elle est aussi d'une incroyable précarité, sa force est aussi sa fragilité. Nous y reviendrons.

Enfin pour qu'il y ait travail social, il faut des professionnels, des sujets pour qui le désir d'aider l'autre est si présent qu'ils en ont fait un métier. Ce n'est pas banal tout de même. Et ce n'est pas sans risque non plus pour les personnes. Ne nous prenons surtout pas pour des sauveurs, vouloir sauver l'autre, parfois à ses dépens, est la pire des tyrannies comme le disait Emmanuel Kant, et cela n'a rien à voir avec le travail social, ce n'est qu'un dangereux ersatz. Je crois que le plus important dans tout ça c'est qu'il y ait du désir, je dis bien du désir, encore une fois pas la jouissance du sauveur, mais bien un désir farouche d'aller à la rencontre de l'autre, et de ses différences, de nouer avec lui une relation toujours unique, avec tout ce que cela engage d'implication de soi. Vous l'aurez compris, je vous parle de partage de soi, en aucun cas de don de soi, le don je le laisse aux mystiques, et le travail social n'est une mystique, elle œuvre dans le réel, et parfois un réel que beaucoup ne veulent plus voir. Si il y a du travail social c'est donc que des hommes et des femmes ont décidé d'y mettre un peu d'eux-mêmes, de se mouiller, si j'ose dire. Je ne crois pas que l'on fasse ce travail par hasard, je ne crois pas non plus qu'on y reste sans convictions, à moins de se voir en simple exécutant d'une politique de gestion de la misère humaine, en technicien sans conscience, et là c'est l'Éthique même du métier qui est abimée.

Le travail social fait donc office de trait d'union, pour reprendre le nom de votre association, entre une commande sociale et une demande d'aide, entre une vision collective et des positions

subjectives, entre un nous et un je qui ne s'y retrouve pas toujours dans ce nous qui s'impose à lui.

Résumons nous à l'aide d'un schéma qui nous suivra maintenant jusqu'à la fin.

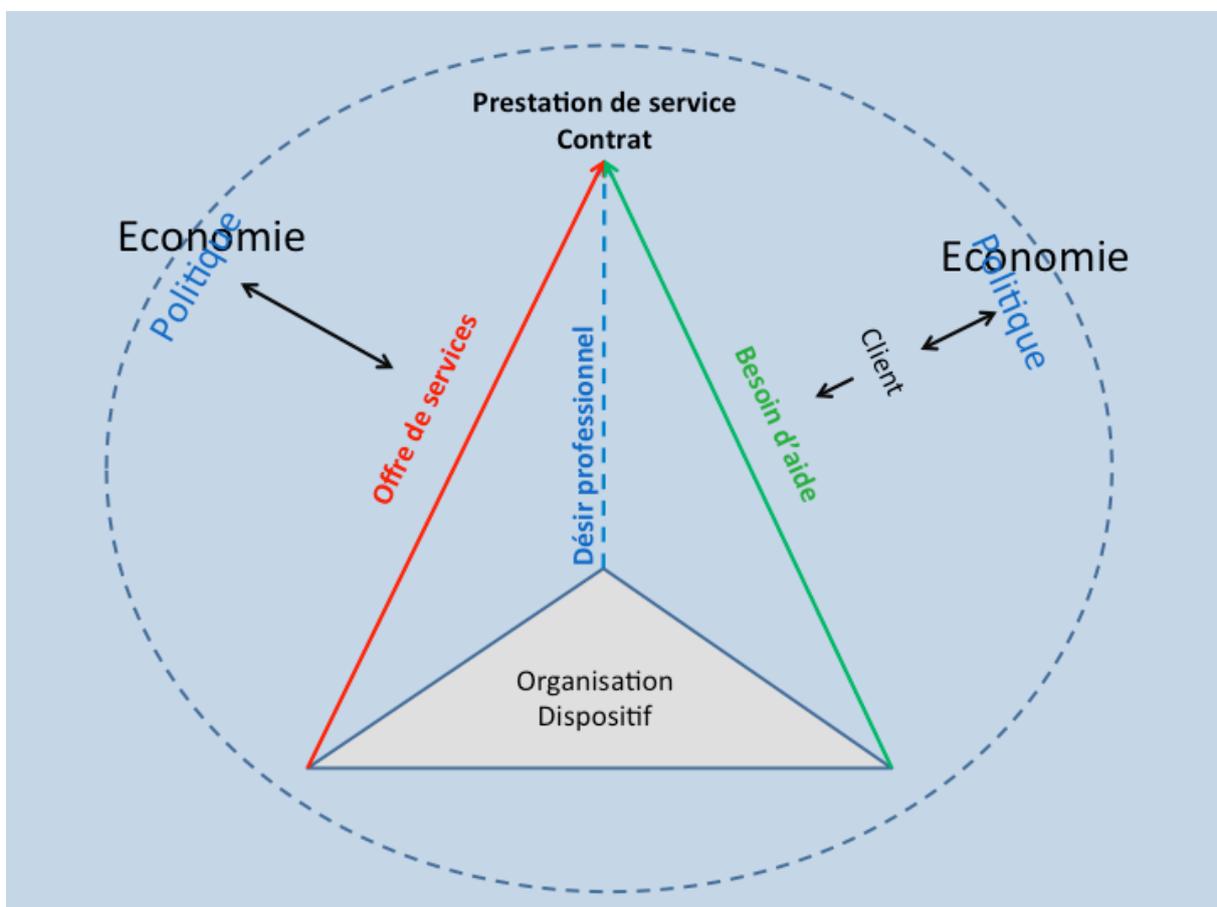


Utilité pour quoi ?

Une fois identifiés les trois mouvements, les trois logiques qui fondent l'accompagnement social, il nous faut ensuite en comprendre la finalité. Une utilité pour quoi ? Car l'orientation du travail social, les formes qu'il va prendre, les inclinaisons que les mouvements décrits vont suivre dépendent largement du pour quoi le travail social ? Que vise-t-on à travers lui ? A soulager les malheurs humains au nom d'un Dieu rédempteur comme au XIX siècle, par charité ? A normaliser les comportements dans une logique d'inclusion, la marge étant vécue comme gênante voire dangereuse pour la cohésion sociale ? Ou à émanciper les populations dans une vision citoyenne ? Le moins que l'on puisse dire ce sont que ces finalités ne sont pas les mêmes, et que les pratiques qui en découlent, quel que soit le champs d'intervention, seront forcément très différentes. Et c'est un euphémisme. Laissons de côté la dimension rédemptrice et salvatrice, elle appartient, je l'espère à une autre époque, et concentrons nous sur les deux autres.

L'inclusion et la normalisation: je crois que l'inclusion sous ses airs bienveillants, sous sa volonté affichée d'inscrire chacun dans la société, vise en réalité à raboter, voire à effacer les marges au nom d'un fonctionnement social. La marge est vécue comme insensée, dangereuse, inutile, et même insignifiante... Et si on y regarde d'un peu plus près, la marge devient très rapidement ce qui ne répond pas à l'économie de marché, en creux, c'est tout ceux qui se retrouvent à l'écart de *Homo Economicus*, qui ne suivent pas ses préceptes, ses formes, ses goûts, ses manifestations. Car soyons clairs, ce que vise l'économie capitaliste c'est en quelque sorte l'anticipation de la demande, elle sécurise ses investissements en pariant sur des besoins qu'elle tente de maîtriser. Donc, et c'est tout à fait logique, le consommateur idéal est un sujet calibré dont on peut guider les choix et les comportements de consommation. Or la marge résiste nécessairement à ce calibrage en règle. J'émetts ici l'hypothèse qu'un travail social inclusif est un travail social qui a été préempté

par l'économie, un travail social qui a été délogé du champ politique. Et ce n'est pas un hasard si les termes qui aujourd'hui définissent le travail social sont ceux de l'entreprise : technicien, tâches, démarches qualité, management, flux, taux de rotation, certains revendiquent désormais des normes ISO... ainsi ai-je entendu devant un adolescent médusé, une éducatrice de SESSAD dire à sa mère « mais Madame, l'année prochaine il n'y aura plus que trois actes par semaine pour votre enfant ». J'en veux également pour preuve l'évolution des Centres d'Aide par le Travail et des ateliers protégés au profit des personnes en situation de handicap qui sont devenus au fil du temps non plus des structures qui intègrent par le travail, mais des structures qui offrent des prestations à moindre cout, avec ce que cela génère de souffrance au travail pour les personnes dont on devrait pourtant prendre soin...



Seconde finalité : L'émancipation citoyenne. Revenons, si vous le voulez bien, à la pratique avec un exemple que j'ai cette fois-ci puisé dans mon dernier livre sur *La posture éducative*.

Et si on prenait un café !

La scène a quelque chose de surréaliste : assis autour d'une table à l'abri d'un parasol, des éducateurs de rue offrent un café à des habitants un peu surpris. Il faut dire que cette équipe de prévention spécialisée s'est installée dans une impasse, au pied des immeubles vétustes, à même le béton. Un par un, les adultes acceptent l'invitation, les enfants jouent à proximité. Quelques silences un peu gênés, puis les premiers mots. Ces éducateurs savent mettre les personnes à l'aise, un sourire, une attention, une écoute bienveillante, et chacun se met à échanger avec son voisin. On parle de ses soucis, de ses enfants, on partage ses colères, ses envies, ses désaccords. « Les halls sont sales, les façades sont indignes il faudrait les refaire, et ces poubelles, on dirait une décharge... » La solitude laisse progressivement place à la rencontre. Les paroles s'agrègent, sur fond de contestation sociale, une volonté collective de changement naît peu à peu.

Le travail social se déploie dans les interstices du social, du côté de ce qui ne se voit pas et parfois du côté de ce qui se cache, et il y soutient, je crois, une ambition : que la parole qui se dépose dans ces hétérotopies comme les définissait Michel Foucault, dans ces lieux en rupture, dans ces lieux hors lieu, ces lieux résolument autres, que cette parole qui s'y dépose puisse être entendue, que la parole qui s'y délie à l'abri des regards soit non seulement entendue, mais saisie et relayée comme l'expression d'une part intégrante du social. Ce qui est dit là mérite d'être écouté avec la plus grande intention. Thierry Gutknecht écrit dans son excellent livre « *Actualité Foucault* » : « qui voudrait réfléchir à la manière

dont les individus et les groupes sociaux se rapportent entre eux, érigent des institutions, identifient des valeurs et des normes, pour ainsi constituer une société, aurait pour possibilité de commencer par ces lieux périphériques, là où se cristallisent des phénomènes de marginalisation, de précarisation ou encore d'exclusion. »

Il y a, en outre, dans ce que nous faisons de cette parole un pont à construire entre le lieu social, normé, et le hors lieu. Pensons ici aux cités qui sont aujourd'hui qualifiées de « zone de non droit ». Remarquez l'ambivalence de l'expression qui en dit long sur les logiques historiques de mise hors lieu dont des quartiers entiers, parfois des villes font l'objet depuis des années, car avant d'être des zones de non droit, c'est à dire des lieux où le droit ne pourrait plus ni se dire ni s'exercer, il s'agit d'abord de lieux vers lesquels furent refoulées toutes les personnes qui étaient en situation de non droit ou de peu droit au regard des autres : les pauvres, les immigrées, les recalés du système scolaire, les exclus du marché du travail...

Il y a donc dans la reconnaissance de ce qui se dit dans ces lieux de relégation une reconnaissance de ceux qui y vivent. Peut-être est-ce là, en fin de compte, le vrai enjeu du travail social, mettre en lumière ce que la société n'a de cesse de laisser dans l'obscurité jusqu'à l'oubli. Car cette parole, à force d'être tue, bâillonnée par inconsidération, mépris, ou condescendance, pourrait bien resurgir de manière violente, elle pourrait même prendre les formes les plus contestables comme la haine et le repli. Et pour tout vous dire je suis surpris que nous soyons nous mêmes surpris par les discours d'intolérance qui agitent aujourd'hui le social jusqu'à le déstabiliser en profondeur, ces discours aussi discutables soient-ils ne sont que la tentative maladroite et malheureusement dangereuse de rendre enfin audibles tous ceux que la société a voulu rendre muets. Et je vais immédiatement lever un possible malentendu, je suis navré par tous ces discours, j'en suis peiné, et il faut les combattre, on sait où ils peuvent amener un peuple, mais la condamnation morale ne suffira pas, il

faut comprendre leur genèse, leur fonction, et sortir des évidences qui nous rassurent, et qui nous feraient croire que le « mal » serait localisé. L'humiliation vécue par une frange de la population, pour se supporter, finit toujours pas se retourner en agressivité, et cette agressivité vise toujours la différence de l'autre. C'est à cette humiliation qu'il nous faut nous attaquer en reconsidérant enfin tous ceux qu'on ne considère plus depuis des années.

Pour ne pas devenir violente à force d'être ignorée, cette parole doit donc être considérée comme les autres, comme une parole qui participe à la vie en société, une parole qui participe à l'émancipation de ceux qui l'énoncent. Mais pour cela, cette parole doit pouvoir produire ses effets sur le réel, elle doit être performative, elle doit aider les sujets à s'affranchir des dominations et des pesanteurs qu'ils subissent. Ma parole n'a de valeur que si elle me permet d'appriivoiser le monde qui m'entoure, de le comprendre et parfois de m'en extraire. Et là, vous l'aurez deviné, on entre de plein pied dans le champ du politique, ou comment le travail social permet à chacun, quelques soient ses difficultés, quelques soient ses différences, à prendre place dans le social, et une place qui ne soit pas seulement celle de celui qui écoute et qui obéit, mais bien une place qui agit sur le social lui-même parce qu'elle détient notamment une certaine vérité sur notre capacité à vivre ensemble.

Conclusion : Et si l'éthique c'était de la politique ?

Cela n'aura échappé à personne, nos démocraties, et la politique en général traverse une crise de légitimité sans précédent. Or comme l'écrivait Paul RICOEUR, « Le mal politique ne peut pousser que sur la rationalité spécifique du politique ». Et j'ajouterais que cette rationalité est celle de la science et de l'économie, et surtout de l'économie qui se prend pour une science. En cédant à ce scientisme économique, à l'idée que le marché, considéré comme une entité autonome, impose ses

dictats, l'ancien fondement de l'éthique politique a été remplacé par les catégories modernes de l'intérêt et du pragmatisme où ce qui est visé, ce n'est plus le bien être commun, mais l'adaptation au monde de l'économie, oubliant au passage que ce monde est une construction proprement humaine, qu'elle est le produit de choix, décisions parfaitement identifiables historiquement. Et rien ne dit que l'avenir lui appartient.

Paul RICOEUR ajoutait, et entendons le bien parce que c'est ce qui nous intéresse aujourd'hui, que « le seuil de l'humanité, c'est le seuil de la citoyenneté, et le citoyen n'est citoyen que par la cité », or il appartient, je crois, à la Politique, pris au sens le plus noble du terme, de garantir cet espace de citoyenneté, et le travail social, dans sa capacité faire vivre un lien avec les plus fragiles, devrait être compris comme l'un des plus surs moyens d'y parvenir. A nous d'accepter le rôle, en témoignant de ce que l'on voit, en transmettant ce que l'on fait, et en faisant en sorte que l'oubli ne frappe aucun de nos concitoyens.

BOUCHEREAU Xavier